RECHERCHES SUR LE SUBSTRAT DU ROUMAIN

PAR

A. GRAUR

(Bucarest)

On a beaucoup discuté sur le lieu de formation de la langue et du peuple roumains. Les Romains ont administré la Dacie pendant un siècle et trois quarts. Nous connaissons des peuples qui ont changé de langue en moins de temps. Et du moment que les Roumains, habitant le territoire de l'ancienne Dacie, parlent une langue romane, rien ne semble plus naturel que d'admettre en premier lieu que les Roumains sont les descendants des Daces, en second lieu que le processus de formation de la langue et du peuple roumains a eu lieu sur le territoire de l'actuelle République Populaire Roumaine.

Tout le monde n'est pourtant pas de cet avis. Je ne vais pas reprendre les arguments longuement ressassés, souvent combattus, fondés principalement sur les données fournies par les historiens anciens. Je m'arrêterai au seul argument toponymique: les Roumains seraient venus en Transylvanie à une époque relativement tardive, après les Hongrois, parce que les rares noms géographiques d'origine antique qui y ont été conservés jusqu'à ce jour ne présentent pas un aspect phonétique roumain. Par conséquent, le peuple roumain aurait été formé au sud du Danube, sur le territoire de la Bulgarie actuelle. A cela d'autres savants répliquent qu'en Bulgarie non plus on ne trouve de noms géographiques à phonétisme roumain. A écouter ces théories, on arriverait à la conclusion que pendant le premier millénaire de notre ère les Roumains ne se trouvaient nulle part et qu'au début du second millénaire ils seraient tombés du ciel sur leur territoire actuel.

Récemment encore, cette question attisait les passions et provoquait des polémiques enflammées à substrat politique. Actuellement, sur le fond de l'amitié étroite qui relie entre eux les peuples du camp socialiste, il est explicable que les discussions prennent un tout autre caractère. Si nous sommes aujourd'hui intéressés à élucider le problème, ce n'est que par pur intérêt historique.

L'Académie de la République Populaire Roumaine a constitué une commission qui, sous la présidence du linguiste Iorgu Iordan, doit coordonner les

https://biblioteca-digitala.ro

travaux des historiens, des archéologues, des linguistes, des ethnographes, des anthropologues ayant pour but de préciser le lieu de formation de la langue et du peuple roumains.

Il semble d'un intérêt exceptionnel, pour résoudre ce problème, de savoir quelle est la langue qui a formé le substrat du roumain. Si cette langue nous était connue, il ne nous resterait qu'à la localiser sur la carte, pour répondre à la question qui nous est posée. Or, cette langue, quelle est-elle? On parle souvent, pour le roumain, d'un substrat daco-gète, thraco-daco-gète, ou bien d'un substrat illyrien, voire même thraco-illyrien. Mais quelles langues parlaient les Thraces et les Illyriens? Nous en savons fort peu, en premier lieu parce que les matériaux appartenant à ces langues qui nous ont été transmis sont des plus pauvres: des noms propres, un petit nombre de gloses et, en matière d'inscriptions, presque rien: pendant vingt ans, on a cru avoir une inscription, très courte d'ailleurs, en illyrien; récemment il a été montré que c'était, en réalité de l'excellent grec; deux autres inscriptions que l'on attribue au thrace, ne permettent pas de tirer des conclusions bien importantes: la première en date, sur le célèbre anneau de Ezerovo, en Bulgarie, a reçu jusqu'ici plus de vingt interprétations tout à fait différentes; l'autre, découverte récemment en Transylvanie, ne comprend que trois mots, dont deux noms propres. Comme il fallait s'y attendre, plus les matériaux sont pauvres, plus sont nombreuses les théories contradictoires fondées sur ces matériaux et, souvent, sur de simples impressions.

Pendant une assez longue période, entre les deux guerres mondiales, on a vu sévir le panillyrisme: depuis la Baltique jusqu'en Calabrie, depuis la Bretagne jusqu'en Palestine, partout on n'a vu que des Illyriens, dont la langue, non attestée, était chargée d'expliquer tout ce qui n'avait pas d'étymologie dans toutes les langues européennes. On en est revenu depuis, mais le fait que de pareils écarts ont pu se produire doit nous inciter à la prudence.

D'un autre côté, au thrace et à l'illyrien, traités souvent ensemble, comme si leur étroite parenté avait été déjà prouvée, on a rattaché de différentes manières toute une série d'autres langues, telles que le vénète, le rhétique, le lépontien, le messapien, le macédonien, le phrygien et même l'arménien.

Plusieurs parmi ces langues (le vénète, le messapien, le phrygien, à ne rien dire de l'arménien, pour lequel on dispose de textes en quantité suffisante) sont connues par des inscriptions relativement nombreuses, en une certaine mesure interprétées. Mais la méthode employée pour ces interprétations, comme du reste pour l'étude des noms propres appartenant aux autres langues citées, n'est pas toujours sans défaut, car on pratique souvent des recherches étymologiques sans s'inquiéter du sens des mots. Or, la grammaire comparée est possible uniquement parce qu'on peut rattacher, dans plusieurs langues, des séries de complexes sonores similaires à des séries de sens à peu près identiques.

Si, par exemple, on rapproche du grec αἴξ le nom du fleuve mysien Αἴσηπος, que l'on traduit par « Ziegenfluss » (Loewenthal, *W. u. S.*, IX, p. 56), on est en droit de demander: qu'est ce qui prouve que ce fleuve a effectivement été nommé d'après le nom de la chèvre, puisqu'aucune source ne nous l'enseigne?

Les étymologies des noms propres ne peuvent être prises au sérieux que lorsque nous avons des données sur les sens des racines. Souvent ces données n'existent pas, mais il y a des cas où les informations fournies par les matériaux anciens nous permettent de nous orienter. En voici un exemple. La ville illyrienne de

https://biblioteca-digitala.ro

Dimallon, suivant les sources anciennes, était située entre deux montagnes. Si nous supposons donc que *di-* veut dire « deux » et *mal-* « montagne », ce n'est pas uniquement sur la foi de rapprochements formels. En albanais, *mal* veut dire « montagne »; quel que soit le rapport entre l'albanais et l'illyrien, il y a là un fait que l'on ne saurait négliger. En roumain, *mal* veut dire « rivage », « berge »; la partie de la Dacie qui touchait au Danube s'appelait *Maluensis* et aussi *Ripensis*. N'est-il pas logique de croire que *Maluensis* est le nom indigène, bien que la finale en soit accommodée sur un modèle latin, tandis que *Ripensis* en est la traduction latine? Je ne veux pas tirer ici de conclusion sur les rapports entre le roumain et l'illyrien, entre le roumain et l'albanais, ni même entre le roumain et le dace; mais les faits cités prouvent que l'étymologie de *Dimallon* et de *Maluensis* à partir d'une racine *mal-* « montagne » ou « rivage » ne manque pas de support sémantique.

Je m'en voudrais de ne pas citer ici les travaux de notre éminent collègue Vladimir Georgiev. Que nous acceptions ou que nous repoussions ses vues sur la différence entre le dace et le thrace et sur l'étymologie de différents noms de lieu de la Bulgarie et de la Roumanie, on ne peut nier qu'il ait tenu compte des données anciennes sur le sens possible des noms qu'il a étudiés. Nous aurons du reste le plaisir de l'écouter lui-même tout-à-l'heure.

Mais d'un côté bon nombre de chercheurs n'ont pas toujours respecté le principe essentiel de notre science; d'un autre côté, chacun d'entre eux a mis en avant ses propres étymologies, sans chercher à les coordonner avec celles des autres. Comme résultat, nous nous trouvons devant une masse de faits contradictoires et souvent on constate qu'un même auteur accepte en même temps deux hypothèses irréconciliables. Par exemple on admet dans le même travail que *o* indo-européen est devenu en thrace *a*, sur la foi d'une étymologie, et aussi qu'il est resté *o*, comme le prouverait une autre étymologie.

Pour établir de façon certaine ce que sont toutes les langues citées, en quelle mesure elles sont apparentées entre elles et surtout en quelle mesure elles peuvent prétendre représenter le substrat du roumain, il faut, selon moi, en premier lieu, choisir parmi toutes les hypothèses étymologiques qui ont été avancées celles, évidemment peu nombreuses, qui sont à coup sûr justes. On se formera de la sorte un fondement, limité sans aucune doute, mais ferme, et on aura un garde-fou indispensable, qui nous permettra d'avancer, en acceptant les hypothèses ultérieurs conformes à notre point de départ, et en repoussant les autres.

Il existe une autre méthode encore pour gagner des connaissances sur les langues anciennes de notre région: c'est d'identifier les éléments autochtones du roumain et de l'albanais et de reconstruire ensuite leurs originaux daces, thraces ou illyriens. C'est un travail difficile et plein de risques, qui peut être utile s'il est entrepris avec toute la prudence nécessaire. Je pense toutefois que pour le moment il est plus urgent d'établir avec une relative certitude les traits caractéristiques du thrace et de l'illyrien, sur la foi des documents anciens, et seulement après il sera temps d'élucider l'histoire des mots roumains appartenant au substrat.

J'ai commencé à trier les matériaux des langues autochtones il y a plus de vingt ans. La guerre m'a empêché de terminer le travail et même de publier les résultats acquis. Ces dernières années j'ai été sollicité par d'autres tâches. Aussi,

https://biblioteca-digitala.ro

lorsque la commission de notre Académie a repris le thème et m'a demandé de m'en charger, j'ai préféré le confier à notre collègue C. Poghirc, qui, après avoir soutenu une dissertation sur les anciens Macédoniens, s'est mis à trier les informations anciennes concernant le vénète et le messapien. Il passera ensuite aux autres langues en discussion et, j'en suis certain, sera en mesure de mener le travail à bonne fin (bien que dans la communication qu'il nous présentera cet après-midi il ne se soit pas abstenu d'avancer, lui aussi, de nouvelles hypothèses). Le résultat de ces travaux sera certainement publié d'ici quelque temps.

---

https://biblioteca-digitala.ro